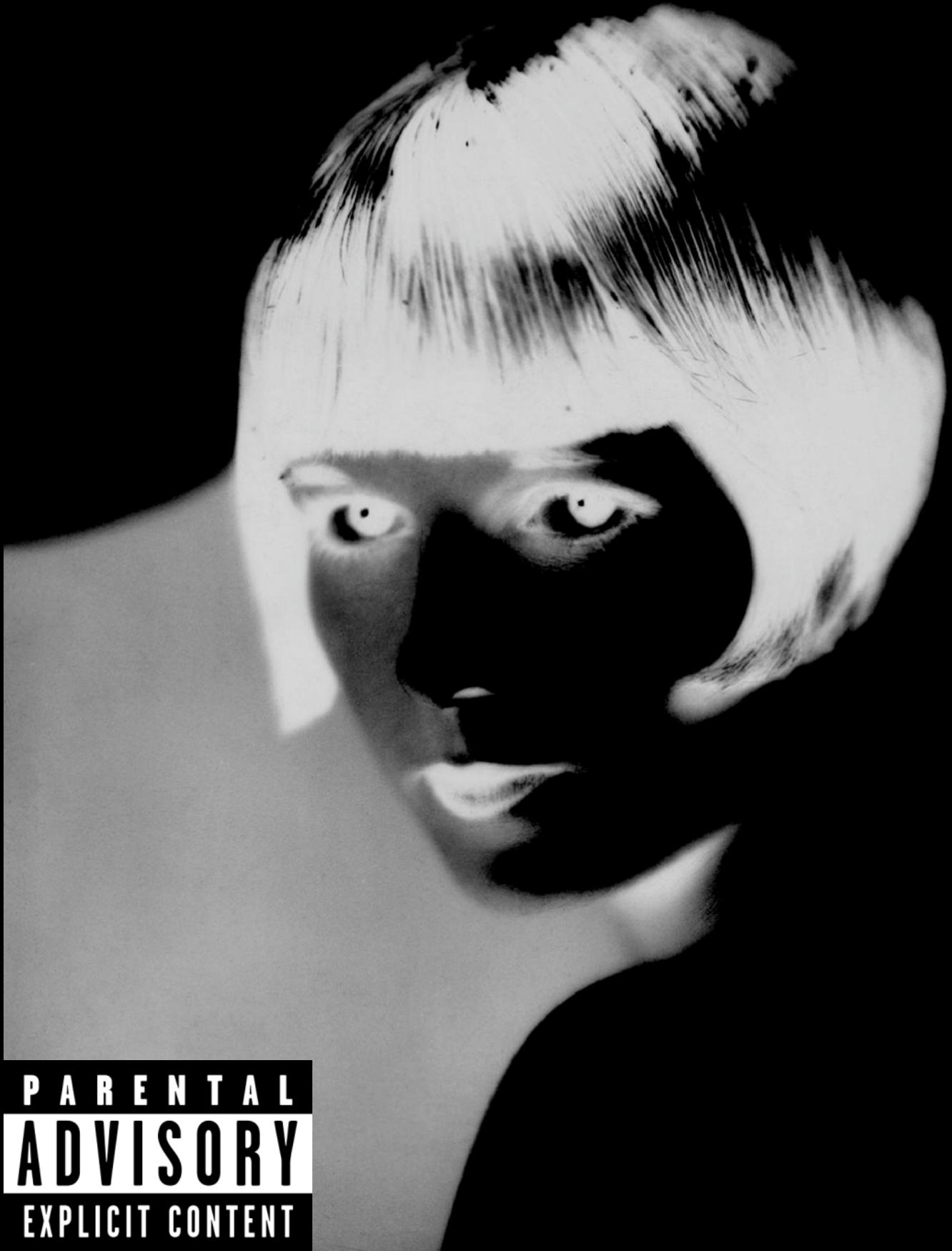


# LOUISE BROOKS, ENTRE LES VOILES ET LES FLASHS



PARENTAL  
**ADVISORY**  
EXPLICIT CONTENT





Avant d'être l'icône du cinéma muet, Louise Brooks a d'abord été une créature de scène. Les *Ziegfeld Follies* de Broadway, en 1925, l'ont propulsée dans la lumière. Et c'est dans ce milieu qu'apparaissent les premières

photographies de Louise nue ou semi-nue ; images qui intriguent encore aujourd'hui, entre art, publicité et érotisme.







À l'époque, Broadway n'était pas seulement une vitrine du spectacle, c'était aussi un marché de l'image.

Les danseuses des *Follies* posaient volontiers pour les studios photographiques new-yorkais, car leur visibilité passait par les magazines illustrés, les cartes postales et les programmes de cabaret. Louise Brooks, silhouette fine et visage magnétique, s'y prête volontiers.

C'est là qu'on trouve des clichés plus audacieux : nus artistiques, poses en lingerie, jeux d'ombres qui rappellent les pin-up à venir. Rien de clandestin – ces images circulaient dans les cercles mondains, dans certains journaux spécialisés ou comme souvenirs promotionnels.

Les photographes ? On retrouve dans ces années-là des noms comme [Alfred Cheney Johnston](#), portraitiste officiel des *Ziegfeld Follies*, qui immortalisait les danseuses dans des poses à la fois sculpturales et suggestives. Johnston est aujourd'hui considéré comme l'un des grands photographes glamour des années 1920, et plusieurs clichés attribués à son studio montrent Louise, parfois vêtue de simples voiles transparents. D'autres clichés de cette période pourraient provenir de séances privées ou promotionnelles, mais Johnston reste la référence la plus documentée pour ces images.











Ces photos révèlent un moment charnière : Louise n'est pas encore la star européenne des films de Pabst, mais déjà une icône visuelle. Elles montrent aussi à quel point son image a toujours navigué entre deux mondes ; l'art et l'érotisme, le théâtre et le scandale. Là où certaines danseuses se contentaient des plumes et des strass, elle acceptait d'aller plus loin, de se montrer sans artifices, avec une modernité déconcertante.

Aujourd'hui, ces photographies nourrissent la légende. Elles témoignent d'une époque où l'érotisme et la publicité se mêlaient, où l'on forgeait des mythes féminins à coups de flash et de chorégraphies. Pour les fanzines, elles constituent une matière brute : images d'archives, objets de fascination, fragments d'une époque où Louise Brooks se construisait déjà une identité de femme libre, bien avant que le cinéma européen ne l'élève au rang d'icône.

